

TABLE
DES MATIÈRES
DE L'ART DE PENSER.

Il faut à la pensée de l'accroissement, de la nourriture et de l'action, p. 1.

PREMIÈRE PARTIE.

De nos idées, et de leurs causes.

CHAPITRE PREMIER.

De l'âme, suivant les différens systèmes où elle peut se trouver, p. 4.

Nos sensations sont l'origine de toutes nos connaissances. Nos besoins sont la cause de leur développement et de leurs progrès. Mauvais raisonnemens des philosophes qui attribuent à la matière la faculté de penser. C'est seulement dans l'état actuel que les sens sont la cause de nos connaissances, et ils n'en sont que la cause

TABLE DES MATIÈRES, etc. 247

occasionelle. C'est aussi uniquement dans l'état actuel que nous pouvons nous observer. L'âme, après la dissolution du corps, conserve toutes ses facultés. Trois états différens par rapport à l'âme.

CHAPITRE II.

De la cause des erreurs des sens, p. 12.

Ce ne sont pas nos sens qui nous trompent, ce sont des jugemens que nous formons d'après des idées qu'ils ne nous donnent pas. Les sens ne nous font pas connaître la nature des choses qui sont hors de nous. Comment ils nous donnent des idées. Trois choses à distinguer dans les sensations. Idées claires et distinctes qu'elles renferment. Ces idées sont la source de toutes nos connaissances. Deux sortes de vérités. Observations sur les idées confuses et sur les idées distinctes, sur les vérités contingentes et sur les vérités nécessaires.

CHAPITRE III.

De la connaissance que nous avons de nos perceptions, p. 22.

Premier degré de connaissances. Comment il peut être plus ou moins étendu. Comment des

perceptions, que nous ne remarquons pas, influent dans notre conduite. Nous ne remarquons pas le plus grand nombre de nos perceptions.

CHAPITRE IV.

Des perceptions que nous pouvons nous rappeler, p. 31.

Perceptions qu'on ne rappelle que d'une manière confuse. Les idées d'étendue se réveillent facilement. En conséquence les idées des figures peu composées se réveillent avec la même facilité. Celles des figures fort composées ne se réveillent pas : on ne s'en rappelle que les noms. Secours dont s'aide l'imagination. Idées qui ne se réveillent qu'autant qu'elles sont fort familières.

CHAPITRE V.

De la liaison des idées, et de ses effets, p. 36.

Les besoins déterminent notre attention. Ils font le lien fondamental de nos idées. Les idées ne se retracent qu'autant qu'elles sont liées à quelques-uns de nos besoins. Exemples qui le prouvent. Les liaisons d'idées ont leurs inconvénients et leurs avantages. Elles se font volon-

tairement ou involontairement. Il y en a qui sont nécessaires à notre conservation, et que, par cette raison, on juge faussement naturelles. Il y en a qui sont une source de préjugés, de faux jugemens, de préventions, de folie. Comment les liaisons d'idées produisent la folie. Danger des romans. Danger de certains ouvrages de dévotion. Personne n'est tout-à-fait exempt de folie. Pouvoir de l'imagination. Cause de ce pouvoir.

CHAPITRE VI.

De la nécessité des signes, p. 57.

Nécessité des signes en arithmétique. Si les nombres n'avaient pas chacun des signes, on n'en aurait pas d'idée. Les signes sont nécessaires pour se faire des idées de toute espèce. Ils le sont pour se faire de plusieurs idées une idée complexe. Ils le sont, par conséquent, pour déterminer l'idée que nous nous faisons d'une substance. Ils le sont encore pour déterminer les idées que nous nous faisons des êtres moraux. Combien l'usage des signes contribue à l'exercice de la réflexion et de toutes nos facultés. Mais il faut, dans l'usage des signes, de la clarté, de la précision et de l'ordre. Comme nous ne sommes pas capables de nous en servir

toujours avec la même exactitude, nous ne le sommes pas de réfléchir toujours également bien dans tous les genres de connaissances. La justice de notre jugement dépend de l'exactitude avec laquelle nous nous servons des signes. Mais nous nous servons des mots long-temps avant de savoir nous rendre compte des idées que nous y attachons. C'est l'usage des signes et l'adresse à s'en servir qui fait toute la différence qu'on remarque entre les esprits. Pour travailler avec succès à l'instruction des enfans, il faudrait connaître parfaitement les premiers ressorts de l'esprit humain.

CHAPITRE VII.

Confirmation de ce qui a été prouvé dans le chapitre précédent, p. 77.

Muet de naissance qui parle tout à coup. Questions qu'on aurait pu lui faire. Combien l'exercice de ses facultés intellectuelles avait été borné. Jusqu'à quel point il avait été capable de raisonnement. Il s'était conduit par imitation et par habitude, plutôt que par réflexion. Il ne savait pas distinctement ce que c'est que la vie, ni ce que c'est que la mort. De ce que nos idées ne sont déterminées que par des signes, il ne s'ensuit pas que nos raisonnemens ne roulent que

sur des mots. Méprises de Locke au sujet de l'usage des signes.

CHAPITRE VIII.

De la nécessité et des abus des idées générales, p. 89.

Les idées abstraites sont des idées partielles. Elles ne sont pas innées; elles ne sont pas toutes l'ouvrage de l'esprit. Les sens nous donnent des idées abstraites. Comment nous nous faisons des idées abstraites des facultés de l'âme. Comment nous nous en faisons de toutes espèces. Celles où il entre des combinaisons sont proprement l'ouvrage de l'esprit. Les idées générales ne sont que des idées sommaires. Nous déterminons les genres et les espèces d'après des connaissances souvent bien imparfaites. Les idées générales ne sont nécessaires que parce que notre esprit est borné. La manière de nous en servir supplée à la limitation de notre esprit. Les bêtes ont des idées abstraites. De quel secours les idées générales sont à l'esprit. On est tombé dans l'erreur de les prendre pour des êtres. Cause de cette erreur. Comment on a multiplié ces êtres imaginaires. Comment on a cru connaître, par ce moyen, les essences des choses. Comment on a cru pouvoir donner des définitions des subs-

tances. On a réalisé jusqu'au néant. On a réalisé les facultés de l'âme, ce qui a donné lieu à des questions futiles. Les abstractions réalisées ont fait raisonner mal sur l'espace et sur la durée. Pourquoi nous sommes portés à réaliser nos abstractions. Il n'en résulte que des erreurs et un jargon que nous prenons pour science. D'où il arrive qu'on ne peut pas expliquer les choses les plus simples. Exemple de ce jargon.

CHAPITRE IX.

Des principes généraux et de la synthèse,
p. 115.

Comment les propositions générales ont été regardées comme des principes propres à conduire à des découvertes. L'inutilité et l'abus de ces principes paraissent surtout dans la synthèse. Ces principes ne peuvent conduire à aucune découverte. Ils donnent lieu à des démonstrations frivoles. A quoi se borne l'usage qu'on doit faire des principes généraux. Pour arriver à des découvertes, il faut décomposer et composer. Abus des syllogismes. Comment on doit se faire des principes.

CHAPITRE X.

Des propositions identiques et des propositions instructives, ou des définitions de mot et des définitions de chose, p. 129.

Après avoir observé nos connaissances dans les principes généraux, il les faut observer dans les propositions particulières. Toute proposition vraie est une proposition identique. Comment une proposition identique peut être instructive. Une proposition, instructive pour un esprit, peut n'être qu'identique pour un autre. Pourquoi une proposition, identique en soi, est instructive pour nous. Tout un système peut n'être qu'une seule et même idée. Trois sortes de définitions. Comment les définitions de mot sont des définitions de chose. Recherches inutiles des logiciens.

CHAPITRE XI.

De notre ignorance sur les idées de substance, de corps, d'espace et de durée, p. 137.

Nous ne connaissons le sujet de nos sensations que par les sensations qu'il éprouve. Nous ne connaissons les corps que par les qualités dont nous les revêtons. L'étendue et le mouvement

sont deux phénomènes que tous les autres supposent. Ces phénomènes ne font pas connaître la réalité des choses. Erreur des philosophes à ce sujet. Idée qu'on se fait de la durée et de l'étendue. Jugement de Descartes et de Newton sur l'étendue. Jugement de Locke sur la durée. La durée n'offre rien d'absolu. Si l'âme pense toujours.

CHAPITRE XII.

De l'idée qu'on a cru se faire de l'infini,
p. 149.

Nous n'avons point d'idée de l'infini. Pour avoir l'idée d'un nombre fini, il n'est pas nécessaire d'avoir l'idée d'un nombre infini. Parce que nous avons l'idée d'un nombre auquel on peut toujours ajouter, nous croyons avoir celle d'un nombre infini. Nous croyons avoir cette idée, parce que nous lui avons donné un nom. Pour reconnaître ces méprises, il suffit de réfléchir sur la génération des idées des nombres. Les philosophes voient l'infini partout. Comment nous imaginons que la matière est divisible à l'infini. Nous n'en pouvons pas conclure qu'elle le soit.

CHAPITRE XIII.

Des idées simples et des idées complexes,
p. 154.

Toute perception est une idée simple. Différentes espèces d'idées complexes. Comment on connaît les idées simples. Pour connaître les idées complexes, il les faut analyser. Inutilité des définitions que donnent les philosophes. Défaut de quelques définitions que donnent les géomètres. L'analyse est beaucoup plus propre à donner des idées. Observations sur les idées simples et sur les idées complexes. Avantages des notions des êtres moraux sur les notions des substances.

CONCLUSION.

P. 165.

Récapitulation des chapitres précédens.

SECONDE PARTIE.

Des moyens les plus propres à acquérir des connaissances.

CHAPITRE PREMIER.

De la première cause des erreurs, p. 168.

Il faut remonter à la source de nos erreurs. Cette source est dans l'habitude de nous servir de mots sans en avoir déterminé les idées. Comment nous avons contracté cette habitude. Comment les erreurs naissent de cette habitude. Elle est l'unique cause de nos erreurs. Elle nous indique la source des vraies connaissances.

CHAPITRE II.

De la manière de déterminer les idées ou leurs noms, p. 178.

Pour parler avec exactitude, il ne faut pas s'assujétir à parler toujours comme l'usage. Comment les circonstances peuvent déterminer le sens des mots. Les mots dont se servent les savans ne sont pas les plus faciles à déterminer. Les noms des idées simples ont une signification

déterminée. Comment on peut déterminer la signification des noms des idées complexes. Précaution qu'il faut prendre. Il faut remonter à l'origine des idées complexes. Il les faut refaire avec beaucoup d'ordre. Deux sortes d'idées complexes. Comment nous devons former les idées des substances. Comment on détermine les notions des êtres moraux. Différence entre les notions des substances et les notions des êtres moraux. Il ne tient qu'à nous de fixer la signification des mots.

CHAPITRE III.

De l'art de soutenir et de conduire son attention et sa réflexion, p. 199.

L'expérience est sujette à nous tromper, surtout dans les choses de spéculation. Notre réflexion s'occupe des sensations que nous avons, ou de celles que nous avons eues. En faisant des abstractions, elle se fait des idées intellectuelles. Nous ne saurions réfléchir sans nous occuper de quelques idées intellectuelles. Si les idées intellectuelles, que la mémoire retrace, sont mal faites, nous jugeons mal. Il faut donc s'assurer de la précision des idées que nous confions à notre mémoire, et alors il ne reste plus qu'à savoir soutenir et conduire sa réflexion. Comment

les sens la soutiennent. Comment ils la distraient. Ils ne sont pas un obstacle à la réflexion. On peut méditer dans le bruit comme dans le silence. Ce sont les sensations inopinées qui nuisent à la réflexion. Les sens et l'imagination aident la réflexion. Il s'agit seulement d'écarter les idées qui n'ont pas assez de rapport avec celles dont nous voulons nous occuper. Moyens propres à cet effet. Il faut s'observer, pour apprendre à conduire sa réflexion. Les hommes de génie auraient rendu un grand service, s'ils avaient donné l'histoire des progrès de leur esprit. Pourquoi les mathématiciens sont ceux qui connaissent le mieux l'art de conduire la réflexion.

CHAPITRE IV.

De l'analyse, p. 212.

Conditions nécessaires à l'analyse. Avantages de cette méthode. Analyse complète et analyse incomplète. Les analyses complètes nous donnent des connaissances absolues. Les analyses incomplètes nous donnent des connaissances relatives. L'analyse fait connaître les facultés de l'âme et leur génération. Si on ne sait pas analyser, on raisonne sans clarté et sans précision. Il y a des rapports que l'analyse ne peut

pas apprécier. En quoi consiste la force des démonstrations mathématiques. Méprise à ce sujet.

CHAPITRE V.

De l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité, p. 221.

La même méthode qui a conduit à une découverte, peut conduire à d'autres. Méthode qui réussit en arithmétique. Une pareille méthode réussirait également dans les autres sciences. Comment on pourrait l'employer. Avantages qui en résulteraient. Elle garantirait de bien des erreurs. Les philosophes ne se sont trompés que parce qu'ils ne l'ont pas connue. Le doute de Descartes est inutile, et même impraticable. Les idées que Descartes appelle *simples*, ne sont pas celles par où il faut commencer. Il ne faut pas non plus commencer par des définitions. L'ordre analytique est celui des découvertes.

CHAPITRE VI.

Comment on peut se rendre propre aux découvertes, p. 232.

Il faut se rendre compte des idées qu'on les considère dans le point de vue où elles doi-

vent avoir la plus grande liaison avec celles qu'on cherche. Cette plus grande liaison se trouve dans l'ordre de leur génération. Exemple. Avec quelle précaution on doit avancer dans ses recherches. La liaison des idées est l'unique cause des progrès de l'esprit humain.

CHAPITRE VII.

De l'ordre qu'on doit suivre dans l'exposition de la vérité, p. 237.

L'art se cache à force d'art. L'ordre naturel à la chose qu'on traite est celui qu'on doit choisir. Pourquoi l'ordre plaît. Pourquoi le défaut d'ordre plaît quelquefois. Ce qu'il faut éviter pour avoir de l'ordre. Ce qu'il faudrait faire. L'ordre dans lequel la vérité doit être exposée est celui dans lequel elle a été trouvée. La nature indique elle-même cet ordre. Les philosophes ne le suivent pas. Bacon est le philosophe qui a le mieux connu la cause de nos erreurs. Conclusion de cet ouvrage.

FIN DE LA TABLE.

